

LITTÉRATURE DE LANGUE FRANÇAISE
EN AMÉRIQUE DU NORD

d'ANDRÉ MAINDRON (dir.)

(*La Licorne*, n° 27, Poitiers,
Université de Poitiers, 1994, 441 p.)

Pierre-Yves Mocquais
Université de Regina

Que voilà un bel et bon livre ! Entendons-nous, beau non pas tant par la présentation qui est sobre et de bon goût même si au fond assez banale, que par le format, l'épaisseur, l'apparente solidité de l'ouvrage. Solidité qui ne se dément pas une fois qu'on l'examine. Bref, il s'agit là d'un livre qui, dès l'abord, fait bonne impression, et qui continue de satisfaire une fois que l'on s'aventure au sein de ses 441 pages.

Après une telle entrée en matière, autant l'avouer tout de suite, j'ai un faible pour les ouvrages thématiques de synthèse intelligemment faits. Ce n'est pourtant pas un « genre » facile car, trop souvent dans ce type d'exercice, la qualité intrinsèque d'articles de provenances diverses masque difficilement la faiblesse de la synthèse et de l'organisation. Dans le cas de *Littérature de langue française en Amérique du Nord*, bien que les articles qui le composent soient de provenances fort diverses et les points de vue aussi bien que les approches, éclectiques (l'ouvrage ne compte pas moins de 32 collaborateurs), ce gros volume donne une impression d'unité, ce qui témoigne de l'attention qu'André Maindron a prêtée à l'intégration des diverses contributions.

Littérature de langue française en Amérique du Nord s'ouvre avec bonheur sur une citation de Gaston Miron (p. 3) :

me voici en moi comme un homme dans une maison
qui s'est faite en son absence
je te salue, silence

je ne suis plus revenu pour revenir
je suis arrivé à ce qui commence

Ces quelques vers donnent non seulement le ton de l'avant-propos d'André Maindron, mais de l'ouvrage dans son entier : l'on y parlera d'Amérique et de France, de présence et d'absence, de bruits et de silences, mais aussi de transformation, du dynamisme d'une francophonie que l'on croyait à tort dévorée par la toute-puissance de la machine culturelle américaine,

bref l'on y parlera de vie, du bonheur de la création, de son renouvellement, de son avenir « bouillonnant », pour reprendre un terme de Lise Gauvin qui, avec des accents d'Italo Calvino, s'exclame :

Si par une nuit d'hiver un voyageur débarque à Montréal pour la première fois, s'il est curieux de littérature et peut-être écrivain à ses heures, si de plus il a prévu quelques temps pour flâner dans les librairies, il ne pourra que s'étonner de l'abondance et de la diversité de la production littéraire québécoise. Il trouvera au Québec un milieu effervescent, un climat culturel bouillonnant d'activités de toutes sortes [...] La littérature québécoise, aujourd'hui, affiche tous les signes d'une étonnante vitalité (p. 417).

Cette volonté de célébrer une culture et une littérature bien vivantes, André Maindron l'exprime tout aussi clairement lorsqu'il écrit (p. 7) que « le présent numéro de *La Licorne* a eu l'ambition de témoigner » non seulement des « difficultés » (lisons de *l'incompréhension*) qui marquèrent l'histoire des rapports entre les aires francophones d'Amérique et la France, mais aussi et surtout de la « diversité », de la « captivante richesse de vie » qui caractérisent l'expression culturelle et littéraire francophone en Amérique du Nord. Symptomatique d'une évolution significative de la pensée française à l'égard de la francophonie nord-américaine — foins du paternalisme d'antan, traitons-nous d'égal à égal, le récent colloque *Présence et influence de l'Ouest français en Amérique du Nord : Acadie, Louisiane, Nouvelle-Angleterre, Québec et autres aires francophones* tenu à l'Université d'Angers le démontra à l'envi ! —, Maindron s'efface derrière son projet qu'il nous présente d'ailleurs avec une modestie dont on lui sait d'autant plus gré que le projet en question témoigne d'une sensibilité pour la francophonie nord-américaine dont il pourrait, à juste titre, se targuer :

On a seulement voulu proposer ici au lecteur de *bonne* foi un panorama, lui aussi de bonne foi, ni totalisant ni totalitaire, de ce qui s'écrit et se pense et d'abord se vit en français, en Amérique du Nord, dans une société adulte... (p. 7.)

L'ouvrage se compose de cinq parties distinctes. La première, intitulée « Une littérature nord-américaine », affirme sans ambages l'appartenance géographique mais aussi culturelle de cette littérature. Depuis les « textes canoniques » (p. 11) et les « écrits de la Nouvelle-France » évoqués par Réal Ouellet et par Gilles Thérien, en passant par le conte littéraire québécois au XIX^e siècle (Aurélien Boivin) et *Angéline de Montbrun* (Céline Tanguay), le lecteur est invité à un retour aux sources qui se révèle particulièrement enrichissant.

La seconde partie est tout naturellement consacrée à « La littérature québécoise contemporaine » et donne une vue d'ensemble particulièrement satisfaisante des points forts de la production littéraire québécoise actuelle : le fantastique, la science-fiction, la poésie, le théâtre d'expérimentation, la

nouvelle et l'essai. De manière plus pointue, Jean-François Chassay livre un article fort intéressant sur la « Topographie du lecteur (explicite) dans le roman québécois contemporain » et Jean Morency, une étude sur « Trois romanciers d'une génération perdue: Sylvain Trudel, Christian Mistral, Louis Hamelin ». Il ne manque à ce panorama, et c'est un oubli regrettable car il est à mon sens majeur, qu'un article ou deux sur la littérature des femmes (il y a toutefois un article de Lise Ouellet dans la cinquième partie qui compense de justesse cette défaillance). Quoi qu'on puisse en penser, comment, en effet, passer sous silence Nicole Brossard, Louky Bersianik, Yolande Villemaire et autres Jovette Marchessault dont le dynamisme, la créativité et l'originalité représentent l'un des épanouissements littéraires les plus significatifs de la littérature québécoise et francophone contemporaine ?

Dans un tel ouvrage, il fallait bien qu'on trouvât, ne serait-ce qu'en passant, une reconnaissance des « autres foyers de langue française ». Là encore, il eût été aisé de tomber dans le poncif, le cliché, la mièvrerie du strapontin symbolique. Pourtant, les articles sur l'Acadie, l'Ontario français, la littérature franco-américaine et même la production de l'Ouest canadien, tout en demeurant quelque peu superficiels, ou plutôt, de caractère général, évitent dans l'ensemble ce piège et sont, chacun, d'intéressantes synthèses.

Les deux parties les plus remarquables, de par la qualité et la complémentarité des articles, sont incontestablement les deux dernières : « Autour de la littérature » et « Une littérature sans frontières ». La section 4, « Autour de la littérature », s'ouvre sur un article fort de Patrick Imbert, « Avant-garde et travail du langage au Québec 1945-1980 », où il souligne fort pertinemment à quel point « les auteurs modernes, Ferron, Ducharme, sont conscients de l'arrière-plan d'écriture qui les précède » (p. 293), et s'achève sur une sorte de portrait de l'écrivain québécois, tel qu'il est dans son milieu naturel, de son statut et de celui de son écriture.

Outre l'article de Lise Ouellet déjà mentionné, « De l'autobiographie à la fiction autobiographique dans la littérature féminine », la cinquième et dernière partie de *Littérature de langue française en Amérique du Nord* présente plusieurs réflexions qui se révèlent particulièrement pertinentes pour une appréciation de la littérature québécoise contemporaine et de sa réception aussi bien outre-Atlantique (ainsi l'article de Gilles Dorion sur la réception en France de *Dévadé* de Réjean Ducharme) qu'au Canada (Anthony Purdy médite avec sa perspicacité habituelle sur « l'évolution du paradigme "littérature québécoise" depuis 1960 »). Le volume ne néglige même pas l'influence grandissante de « l'apport migratoire à la littérature québécoise » (Jean Jonassaint), mouvance choisie au sein de laquelle se retrouvent une Anne-Marie Alonzo, un Jacques Folch-Ribas, un Paul Wyczynski ou un Naïm Kattan qui, dans l'article suivant (« Comment on devient un écrivain francophone »), relate avec une simplicité chargée d'émotion la relation complexe et intense qu'il entretient avec ses origines, avec le Québec et avec la

langue française. Les dernières phrases de son court texte font en quelque sorte écho aux vers de Miron placés en exergue :

Toujours oriental, je suis écrivain québécois. Québécois, je suis un écrivain de la francophonie. Les mots nouveaux m'appartiennent et me lient. Ils sont aussi porteurs de sens. L'histoire en fait des emblèmes et des éveilleurs. Un pays, la France, les avait choisis et les avait imposés à une population autrement disparate et en a fait un instrument de liberté. J'ai découvert l'égalité des hommes à travers une langue qui fait de ses usagers des citoyens.

Au-delà de l'origine, des convictions religieuses, du lieu de naissance, il existe entre francophones une alliance tacite. Ils défendent la valeur d'expression, une liberté qui se communique et se transmet.

Riche dans l'humilité, l'écrivain francophone est à l'orée d'une ère qu'il n'entrevoit pas encore clairement. Il vit pourtant une évidence. Il est le gardien d'un bien et il lui incombe de le partager. Les mots que j'ai acquis sont mes alliés. Je dois me battre pour les apprivoiser. Ils me possèdent autant que je les possède. Ils me relient au monde du moment que je plonge dans mon monde pour le découvrir et le donner (p. 404).

Ces paroles disent l'amour, la vie, l'ouverture, un commencement, mais aussi l'universalité, l'appartenance à une identité plus large, faite de générosité et de richesse. Des paroles particulièrement prégnantes alors même que notre monde découvre chaque jour davantage sa fragilité et l'intime interdépendance de ses parties, si disparates puissent-elles être en apparence.